

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE
LE FILS

XXI — PARIS LA NUIT

Il était près de midi lorsque le sculpteur sur bois rentra à Paris. Dans la cour même de la gare, sans songer qu'il avait l'estomac vide, n'ayant bu qu'un verre de vin blanc, en mangeant un croissant de dix centimes, il sauta dans un coupé et dit au cocher :

— Je vous prends à l'heure, — 4, boulevard de Clichy.

La voiture partit au bon petit trot du cheval, traversa la Seine sur le pont d'Austerlitz pour suivre les quais jusqu'au Palais-Royal, prendre la belle et large avenue de l'Opéra et monter vers la place Blanche par la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue Blanche.

Le véhicule s'arrêta, Lebrun sortit sur le trottoir, entra dans la maison, salua la concierge d'un sourire en passant devant la loge et grimpait l'escalier. Il était tout heureux et comme rajeuni de vingt ans, le bon sculpteur sur bois. À la porte de l'atelier il s'arrêta et, curieusement, tendit l'oreille. Un père peut se permettre certaines petites indiscretions. Il s'attendait à entendre un bruit de voix. Rien. Pas même un chuchotement. Silence profond dans l'atelier.

Cela le surprit. Il tourna le bouton de la porte, ouvrit et entra, si doucement que son fils, qui tournait le dos à la porte, ne l'entendit pas. Le regard de Lebrun parcourut l'atelier. Paul était seul. Il avait fini de déjeuner, il prenait son café et fumait un cigare en rêvant. Le père eut une sensation douloureuse et pâlit.

Il s'avanza. Le jeune homme se retourna, puis se dressa d'un seul mouvement en s'écriant joyeusement :

— Ah ! mon père !

Prêt à sauter au cou du vieillard, il resta immobile, tout interdit, effrayé de la pâleur et de l'altération des traits du sculpteur.

— Mon père, qu'avez-vous ? s'écria-t-il.

Lebrun aussi interrogait, disant :

— Est-ce que tu n'as pas vu Georgette ?

— Mais, mon père, fit Paul, singulièrement surpris, c'est à moi à vous faire cette question ; ne venez vous pas de Montlhéry ?

— Ah ! la malheureuse enfant, s'écria Lebrun, que peut-elle être devenue ?

A son tour, le jeune homme devint affreusement pâle.

— Au nom de Dieu, mon père, dit-il d'une voix étranglée, que signifient vos paroles ?

— Hier soir, il y eut à l'auberge du "Faisan doré" une scène épouvantable à la suite de laquelle Georgette est partie, chassée par son père adoptif.

— Mon Dieu ! mais où est elle allée ?

— M. Delmas s'en est informé ; à neuf heures et demie du soir il a pris à la gare le train pour Paris ; j'accourais ici, mon ami, pensant la trouver auprès de toi.

— Ah ! s'exclama le jeune homme éperdu, bouleversé dans son être, seule, au milieu de la nuit, dans Paris qu'elle ne connaît pas, où elle n'était jamais venue !... Mon père, un accident, un malheur est arrivé à Georgette !

— Ne pense pas cela, calme-toi !

— Mon père, mon père, nous ne pouvons pas rester ainsi, il faut savoir....

— Comment ?

— Ah ! je ne sais pas, je ne sais pas !

Le jeune homme était comme fou : il serrait sa tête dans ses mains tremblantes, il se tordait les bras de douleur et de désespoir, il poussait de sourds gémissements,

— J'ai une idée ! s'écria tout à coup le sculpteur ; viens, Paul, viens, j'ai une voiture en bas.

Sans demander aucune explication, le jeune homme prit son chapeau et tous deux s'élancèrent hors de l'atelier. Ils partirent comme une trombe devant la loge, sous les yeux ébahis de la concierge, et se jetèrent dans le coupé. Lebrun avait crié au cocher :

— A la Préfecture de police !

Tout en fouettant son cheval, le cocher fit cette réflexion :

— Le pauvre jeune homme est fou, le vieux le conduit à la Préfecture de police pour le faire examiner et enfermer ensuite à Sainte-Anne.

L'automédon, qui avait jugé sur les apparences, aurait conduit les deux hommes droit au Dépôt, si Lebrun ne lui eût dit en route :

— C'est à la Sûreté que nous allons.

Le sculpteur sur bois connaissait un des commissaires de police aux dérogations judiciaires et un peu aussi le chef de la Sûreté. Le commissaire de police se trouvait heureusement dans son cabinet et ce fut lui qui introduisit les visiteurs auprès de son chef. Celui-ci leur fit un cordial accueil, et ayant reconnu le sculpteur, qui lui présentait son fils, il leur tendit la main à tous deux.

Alors Lebrun exposa l'objet de la visite, parlant de leurs grandes inquiétudes, et donna, aussi exactement que possible, le signalement de Georgette.

— L'examen des rapports de tous les commissaires de police de Paris a été fait, dit le chef de Sûreté, et on vient de m'en apporter les résumés.

Voyons si nous trouverons quelque chose se rapportant à cette jeune fille à laquelle vous vous intéressez.

Il parcourut des yeux rapidement, tellement, il avait l'habitude de cette opération, les feuilles de papier qui apprenaient à peu près tout ce qui s'était passé à Paris, dans la nuit. Et quand il eut tout vu :

— Messieurs, reprit-il, il n'y a rien, absolument rien ayant trait à cette jeune fille. Comme toujours des commencements d'incendies vite éteints ; de arrestations pour attaques nocturnes, pour vols, pour vagabondage, tapage dans les rues, rébellion contre les agents, cris séditieux, etc.... Mais la jeune fille en question n'est mêlée à rien de tout cela. Veuillez me laisser votre adresse, monsieur Lebrun, et si j'apprenais quelque chose, je m'empresserais de vous en donner connaissance.

Le sculpteur sur bois remit sa carte au chef de la Sûreté, le remercia, et les visiteurs se retirèrent.

— Mais, mon père, dit Paul, comme ils se dirigeaient vers l'endroit où ils avaient laissé leur voiture, si Georgette n'est pas venue à Paris ?

— Mon ami, je te répète que M. Delmas est certain qu'elle a pris le train pour Paris.

— Elle a pu s'arrêter en route, fit observer le jeune homme.

— Eh bien, allons à la gare d'Orléans. Peut-être pourrons-nous savoir là si Georgette est arrivée à Paris par le train qui passe à Saint-Michel à neuf heures et demie.

Ils remontèrent dans le coupé et firent vers la gare d'Orléans où ils ne tardèrent pas à arriver.

Ils s'adressèrent à un sous-chef de service qui, avec beaucoup de complaisance, se mit à leur disposition.

Il leur dit :

— Les billets remis par les voyageurs dans la journée d'hier n'ont pas encore été envoyés à l'exposition ; ils sont dans mon bureau, classés, chaque train ayant les siens. Nous ne pouvons savoir si la jeune fille est arrivée à Paris qu'en voyant les billets du train qu'elle a pris délivrés par la gare de Saint-Michel.

La recherche ne fut ni difficile ni longue. Le sous-chef ne trouva qu'un seul billet pris à la gare desservant Montlhéry. Donc, Georgette était à Paris, où elle ne connaissait absolument personne. Qu'était-elle devenue ?

En accompagnant le père et le fils jusqu'à la porte de sortie, le sous-chef leur dit :

— Vous voilà renseignés, messieurs ; mais si j'avais trouvé plusieurs billets venant de Saint-Michel, nous aurions été obligés de télégraphier à la gare pour savoir combien elle en avait délivré au train sept pour Paris, afin de nous assurer que tous les voyageurs étaient bien arrivés.

Lebrun et son fils étaient ressaisis par de mortelles angoisses. Mais le vieillard, plus calme, cherchait à rassurer le jeune homme, dont la douleur était effrayante.

Ils reprirent leur voiture qui, sur l'ordre du sculpteur, se dirigea vers la rue Saint-Maur.

Lebrun dit à son fils :

— Georgette peut avoir oublié l'adresse de ton atelier et s'être souvenue de la mienne. Espérons que nous allons la trouver rue Saint-Maur.

Paul secoua la tête.

Il n'avait pas cet espoir.

Au moins, il n'eut pas une douloureuse déception.

Georgette n'avait pas paru rue Saint-Maur.

* *

Mais qu'était donc devenue la pauvre jeune fille !

Comme on l'avait dit à M. Delmas, elle avait bien pris le train pour Paris. Elle avait si peu d'argent que quand elle eut payé sa place de troisième classe il ne lui restait plus que quelques sous.

Elle monta dans le premier wagon qu'elle vit devant elle et se trouva au milieu de soldats ayant leur congé. La fumée des pipes et des cigarettes formait un nuage si épais qu'une odeur acre saisit Georgette à la gorge et la fit tousser.

Elle voulut descendre ; il était trop tard, le chef de gare avait donné son coup de sifflet, le train se mettait en marche.

Les soldats chantaient à tue-tête ou échangeaient des paroles bruyantes, des propos de caserne. Georgette était étourdie, effrayée de ce vacarme. Elle avait pour voisin un artilleur surexcité par de nombreuses libations, comme d'ailleurs la plupart de ses camarades. A côté d'une aussi jolie personne, il ne pouvait manquer de prouver que les traditions de galanterie ne s'étaient pas perdues dans l'armée française. Il adressa la parole à Georgette, l'appelant la belle enfant, sa charmante, un rêve d'amour, langage un peu trop familier, plutôt qu'inconvenant, mais qui gênait et offusquait la jeune fille.